B 5
(Laennec)

ÉLOGE

DE

M. LAËNNEC,

Lue dans la séance publique annuelle

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

du 1er décembre 1839.

PAR M. PARISET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 17.

LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1840.

B.xxiv.Lae

57068

ÉLOGE

DE

M. LAËNNEC,

Lue dans la séance publique annuelle

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

du 1er décembre 1839.

PAR M. PARISET,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 17.

LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1840.

Extrait du tome VIIIe des *Mémoires de l'Académie royale de Médecine.*

COSSON, imprimeur de l'Académie royale de médecine, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

ÉLOGE

DE

M. LAËNNEC.

Messieurs,

Un premier hommage a été rendu par vous à la mémoire de l'homme dont j'aurai aujourd'hui l'honneur de vous entretenir. Il y a deux ans, sur la proposition d'une de vos commissions, laquelle avait pour interprète notre très-honoré président, vous avez décidé que le buste de Laënnec ornerait le lieu de vos séances. M. Husson, dans son rapport, a rendu une justice éclatante aux travaux de ce médecin (1). Il en a parlé avec une exactitude, avec une érudition, avec une sagesse que vous avez applaudies. De jeunes médecins, pleins de talens, avaient écrit, prononcé, publié sur le même sujet des biographies et des éloges. Ils ont tout dit sur l'homme et sur ses découvertes. Il suit de là que, quelque riche que soit la matière de mon discours, mes heureux prédécesseurs l'ont épuisée, pour ainsi dire, et ne m'ont laissé dans cette solennité que le stérile honneur de reproduire leurs

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. VII, p. 30.

propres pensées dans un langage moins digne de vous et de l'homme que je dois célébrer. J'en appellerai donc à votre indulgence : c'est sur elle seule que je puis fonder l'espoir d'attacher quelque intérêt à mes paroles.

René-Théodore-Hyacinthe Laënnec, naquit le 17 février 1781, à Quimper, petite ville de Bretagne, comprise aujourd'hui dans le département du Finistère. Sa famille tenait dans la bourgeoisie un rang honorable. Depuis plusieurs générations, elle remplissait des fonctions au barreau ; elle exerçait des magistratures locales.

Le père de Laënnec avait fait d'excellentes études. Il cultivait les lettres ; et son talent pour la poésie rappelait un de ses compatriotes, Desforges-Maillard, dont la muse pseudonyme avait surpris, cinquante ans plus tôt, des galanteries et des louanges à l'auteur de la Henriade et de Brutus. Il est des hommes qui, les yeux fermés sur l'avenir, comme Jean Lafontaine, se livrent, dans leur insouciance, au dangereux bonheur de rester enfans toute leur vie. Ce père, homme d'esprit et de goût, n'était point homme de conduite. Veuf de très-bonne heure, avec des enfans en bas-âge, il sentit vivement tout ce qui lui manquait pour diriger leur éducation ; et, soit nécessité, soit sagesse, il abandonna le soin de les conduire à son frère, médecin distingué de la ville de Nantes. Ce frère recueillit avec bonté ces jeunes orphelins, et les fit élever comme ses propres enfans.

Malheureusement, à cette époque, tout se mit en feu. Nantes, comme la France elle-même, était environnée d'ennemis, ou plutôt elle en avait partout : au dehors, les fatigues, les périls, les cruautés d'une guerre implacable ; au dedans, toutes les horreurs

que peuvent enfanter la discorde, la haine, la délation, la famine et des maladies mortelles. Accablés de tant de maux, et combattant nuit et jour, les Nantais avaient fermé les écoles. Laënnec était, on le sait, d'une constitution délicate et d'une santé chancelante : tout travail soutenu lui était interdit. Son oncle, excellent humaniste, eût été pour lui le premier des maîtres ; mais, emporté dans le mouvement général, et distrait par des soins politiques, ce maître ne donnait à l'élève que quelques leçons courtes, décousues, imparfaites. Ainsi se traînèrent, dans une sorte d'oisiveté involontaire, les premières années de Laënnec ; ces années si précieuses qui préparent toutes les autres, et dont la perte néanmoins fut en grande partie rachetée par sa facilité naturelle.

Cependant la ville de Nantes, cette ville de commerce et d'opulence, était devenue un centre d'attaque contre les insurgés de l'Ouest. La république y avait formé plusieurs hôpitaux militaires. Appelé par une nombreuse clientelle, et déjà médecin de l'hospice civil, l'oncle de Laënnec fut encore fait médecin des armées. Une sorte de piété filiale attachait le jeune Laënnec sur les pas de ce second père. Il le suivait chez les malades de la ville aussi bien que dans les hôpitaux. Ce spectacle de douleur, si affligeant pour une âme compatissante et si confus pour un esprit sans expérience, ce spectacle eut bientôt pour Laënnec cet invincible attrait d'une pitié qui s'émeut et d'une curiosité qui s'éclaire. Il se passionna bientôt pour ce genre d'études, le plus digne d'un cœur d'homme, et sur lequel il concentra toute l'activité d'une intelligence énergique et précoce.

Dès ce moment, il fit de l'anatomie son étude favo-

rite; et cette première étude le servit si bien dans celle des maladies, qu'on ne tarda point à le nommer élève interne dans l'un des hôpitaux militaires; et que, l'autorité ayant résolu de tenter une expédition dans le Morbihan, Laënnec fut choisi pour accompagner les troupes : excursion dont il fit une relation pleine d'originalité, et où il recueillit des notes dont il a tiré parti dans ses ouvrages.

A l'âge de dix-neuf ans, c'est-à-dire en 1800, il vint à Paris. Sur ce grand théâtre de lumières, il éprouva ce qu'y éprouve tout esprit élevé : il sentit croître son ardeur. Aux études obligées de sa profession, il en associa d'auxiliaires, destinées à combler le vide que le malheur des temps avait laissé dans ses idées. Il reprit, pour l'approfondir, cette langue latine qui a été long-temps le lien des nations, et dans laquelle il parvint à écrire avec une élégance et une pureté trop rares de nos jours. Il se familiarisa, par ses propres efforts, avec les écrivains grecs, c'est-à-dire avec les plus sublimes esprits qui aient honoré notre espèce; et comme on tentait alors pour sa langue maternelle ce qu'on avait tenté vainement pour l'hébreu, pour le slave, pour le basque ; comme une nouvelle école voulait faire de la langue celtique la langue primitive du genre humain, Laënnec, prenant à cœur la gloire de son pays, s'engagea dans l'examen scrupuleux de ce singulier idiome. Pour en mieux pénétrer la structure intérieure et les secrets caractères, il en rapprochait les principaux dialectes, ceux que l'on parle encore aujourd'hui dans une partie du nord-est de l'Europe, le gaëlique et le cymrique, ou, si l'on veut, d'une part, l'erse et l'irlandais; de l'autre, le gallois, le cornique, et le plus distingué de tous, le bas-breton. Qui le dirait? le

celtique, au sentiment des plus habiles, serait, de toutes les langues indo-européennes, celle qui, après l'arménien, se rapprocherait le plus du sanscrit; c'est-à-dire, de la langue la plus simple et la plus composée, la plus flexible et la plus fixe, la plus sage et la plus hardie, la plus positive et la plus abstraite, la plus harmonieuse et la plus âpre; en un mot, de la langue la plus artistement travaillée qui soit au monde. Le celtique ne serait donc qu'un amas de fragmens mutilés d'une langue si parfaite; et, cela posé, n'est-il pas naturel, mais aussi n'est-il pas étrange d'entendre encore aujourd'hui parler bas-breton sur les rives du Gange et du Bourampoutter? et de rencontrer, même dans Homère et dans les conteurs de France et d'Italie, jusque dans Lafontaine et Molière, des fictions d'origine indienne? Quelle route les a conduites d'une extrémité du monde à l'autre? Ces étroites affinités, et de grammaire, et d'inventions, aujourd'hui si clairement démontrées, suscitaient dans l'esprit de Laënnec une suite de problèmes sur le berceau commun des nations et sur leurs migrations à la surface de la terre; mais ces problèmes, pris dans leur ensemble et sous les ténèbres qui les enveloppent, qui les résoudra jamais? Quelles qu'aient été sur ce point les vues de Laënnec, il est probable qu'il en appréciait toute l'étendue et toutes les difficultés, et, qu'affranchi de tout autre soin, son génie l'eût entraîné dans les profondeurs de l'histoire, comme il le fit entrer plus tard dans celles de l'organisation.

Loin de nuire aux études essentielles, ces études subsidiaires en accéléraient les progrès. C'est que, partagé entre deux genres de travaux, et délassé de l'un par l'autre, l'esprit puise dans celui-ci de nouvelles forces

pour celui-là, et réciproquement. En 1801, Laënnec eut au concours les deux premiers prix de chirurgie et de médecine. En 1804, deux thèses se suivirent de près sur Hippocrate, l'une en latin, l'autre en français. Ce qu'on a hasardé sur Homère et sur les grands écrivains de l'antiquité, la première le dit sur Hippocrate. Elle met en doute l'existence de ce grand homme ; elle insinue que les ouvrages qu'on lui attribue sont en partie de plusieurs siècles antérieurs à la guerre du Péloponnèse ; et qu'enfin le nom d'Hippocrate n'est probablement qu'un nom générique, comme celui des Hercules et de Pharaons. La seconde thèse a pour titre : *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique*, et cette thèse est celle que soutint Laënnec. Comme la première, elle a ses paradoxes, et les paradoxes sont quelquefois des vérités. La première qu'établit Laënnec, c'est que, possesseur d'une multitude infinie de faits médicaux, particuliers, disparates, incohérens, contraires, jamais Hippocrate n'en a recherché les affinités, pour les rapprocher, pour en former des groupes, pour en faire des espèces et des variétés, des classes et des genres ; en un mot, pour en construire un système de nosologie, comme l'ont fait les modernes ; et cependant, ne les laissant point flotter dans son esprit sans rapports et sans liens, mais ne souffrant pas qu'un seul de ces rapports prévalût sur les autres, et les tînt, pour ainsi dire, éclipsés. Toute maladie n'était, à ses yeux, qu'un fait individuel, lequel existerait, quand même tous les autres n'existeraient pas ; mais tout voir dans ce fait, tout saisir dans ces prémisses, faire tout converger dans les conséquences, telle était la pratique et telle est la doctrine de ce sublime génie : soigneux, toutefois, quand

il décrit, ou plutôt quand il peint une maladie, d'en marquer les symptômes propres et les symptômes communs ou les épiphénomènes ; n'excluant aucun de ces deux ordres de symptômes; les considérant l'un et l'autre comme nécessaires; mais s'attachant aux seconds de préférence aux premiers, parce qu'en effet ce sont les épiphénomènes qui éclairent, dit Laënnec, non sur le siége, c'est ce que font les symptômes propres, mais sur le fond réel de la maladie, sur la marche qu'elle doit suivre, sur les transformations qu'elle peut subir et l'issue qui lui est préparée ; en d'autres termes, moins curieux des signes diagnostics que des signes prognostics ; et voilà pourquoi la séméiologie, cette branche transcendante de la science, et la plus nécessaire peut-être à la pratique, a, dans Hippocrate, une supériorité si marquée. Je ne suivrai point Laënnec dans ses réflexions sur les vues peu conciliables en apparence qui conduisaient Hippocrate, d'une part, à considérer l'acte fébrile comme toujours identique à lui-même; et de l'autre, à distinguer les fièvres par des qualifications tirées ou de leurs types, ou de leur durée, ou de leur gravité, ou de quelques symptômes prédominans ; dernier point sur lequel, comme sur quelques autres, Roderic-à-Castro semble avoir prévenu Laënnec. Ce que je rappellerai du moins, c'est qu'à l'époque où il écrivait sa thèse, et où s'élevait avec hauteur une théorie trop exclusive et trop bornée, Laënnec, autorisé par Hippoceate et par sa propre expérience, admettait des fièvres essentielles et des maladies tout à la fois organiques et humorales, à la génération desquelles tout peut concourir, et les solides, et les liquides, et la force inconnue qui les anime, comme le font sensir avec tant d'évidence et

d'énergie quelques lignes du traité sur l'aliment. Enfin, dans une courte note, Laënnec touche légèrement une question encore indécise, et qu'un seul trait de logique eût tranchée dès l'origine. Hippocrate a-t-il ouvert des cadavres? Un cri d'affirmation ne s'élève-t-il pas de tous ses ouvrages? N'est-ce pas sur la foi de ses propres sens qu'il parle de certaines affections du cerveau, de la moelle épinière, de la plèvre et des poumons? Et pour déclarer, comme il le fait dans une de ses Coaques, qu'une plaie pénétrante est mortelle, lorsqu'elle atteint ou la moelle de l'épine, ou le cœur, ou le diaphragme, ou quelque artère, ou quelque nerf, même très-petit, comme Ruysch l'a vu lui-même, ne faut-il pas qu'il ait, comme Ruysch, ouvert et constaté? Que servirait ici l'anatomie du singe ou de tout autre animal? Jetez les yeux sur les livres où Hippocrate décrit avec tant d'ordre et d'exactitude les luxations diverses, et osez conclure, à l'exemple de Lassus, qu'un si beau travail a été fait sans anatomie! C'est surtout l'anatomie pathologique que les Asclépiades ont cultivée, comme elle l'a été par Galien, par Cœlius Aurélianus et par tant d'autres. Qu'une fine et profonde anatomie ait été ignorée d'Hippocrate, c'est ce que j'accorderais sans difficulté, si dans une de ses dissertations Haller n'avait montré que personne mieux qu'Hippocrate n'a connu le moyen sympathique et l'intercostal. Son ignorance, du reste, tournerait à sa gloire. Privé d'un tel secours, n'a-t-il pas donné le premier et le plus beau modèle des constitutions médicales, écrit le traité des airs, des eaux et des lieux, autre modèle qu'ont suivi de grands publicistes, et laissé ces immortels aphorismes que l'immortel Boërhaave mettait au dessus

des siens, et qui, sauf quelques transpositions et quelques taches, renferment encore, sous un si petit volume, toute la philosophie de la médecine?

Cette même année, 1804, l'autorité créa dans le sein de l'École de Médecine, sous le titre de Société de l'École, une sorte de conseil qui devait éclairer des questions d'intérêt public, et fut investi d'une partie des attributions qui sont aujourd'hui l'apanage de notre Académie. Cette nouvelle société fut d'abord composée de vingt-huit membres, c'est-à-dire de tout le personnel de l'École; et comme au soin de répondre au gouvernement et à celui d'enseigner elle devait joindre encore le soin de perfectionner la science, elle se choisit des auxiliaires parmi les jeunes médecins de la capitale, et Laënnec fut un de ses premiers adjoints.

Il existe dans le monde une multitude prodigieuse de petites pleuplades encore peu connues, bizarrement diversifiées entre elles par la forme, le volume, la couleur, la consistance, l'organisation, le domicile, les appétits, l'industrie; jouissant toutes d'une vie propre, et néanmoins dépendante, créée, nourrie, fomentée par la douce et humide température d'une vie étrangère; de telle sorte que, soustraite à l'influence de cette vie extérieure et protectrice, celle-là s'attiédit et s'éteint. De l'assemblage confus de tant de familles se compose l'immense tribu des entozoaires; et, de même que l'origine de l'homme et des grands animaux se perd dans l'obscurité des temps, de même l'origine de ces êtres parasites se perd dans l'obscurité des organisations qui leur donnent l'hospitalité. Prenez un entozoaire, quel qu'il soit: vous n'en trouverez l'analogue ni dans les airs, ni dans les

eaux, ni dans les alimens; leurs germes ou leurs œufs ne sont nulle part; et comme des entozoaires se développent jusque dans le fétus qui habite encore le sein de sa mère, vous chercherez vainement les secrètes voies que leur germe, s'il existait, aurait pu suivre pour pénétrer jusque-là. Entre tant de difficultés, et par suite entre tant d'hypothèses pour les résoudre, il est des esprits qui ont adopté la plus hardie, et, au premier aspect, la moins vraisemblable. Ils assignent aux entozoaires une génération intérieure, primitive, spontanée; et la puissance qui crée ces singuliers êtres, et les façonne quelquefois sur un plan très-composé, comme le prouverait la distinction, et surtout la séparation des sexes, cette puissance ne serait, pour les auteurs de l'hypothèse, qu'un vestige affaibli, qu'un simulacre de cette puissance universelle, intelligente, organisatrice, qui, rencontrant dans la série des âges une matière amorphe et ductile, la pétrissant, la figurant d'après des types ou des idées qu'elle portait en elle-même, selon la parole de Platon, a jeté à profusion sur la terre tant d'animalités si diverses, à des intervalles dont il n'est pas possible de mesurer la durée. Riche et belle hypothèse, conforme au texte de Moïse, et par conséquent orthodoxe; conforme au texte d'Aristote, et par conséquent philosophique : qui choque nos habitudes sans choquer notre raison ; plus plausible que la préexistence des germes, laquelle offre, sous un autre nom, les mêmes difficultés, et que justifierait d'ailleurs l'énergie toujours subsistante de cette force plastique qui agit si manifestement dans les matières organisées, lorsqu'elle métamorphose en animal entier les fragmens d'un animal ; lorsqu'elle répare des parties qu'a re-

tranchées le scalpel; lorsqu'elle refait des os fracturés, renoue des intestins mutilés par la gangrène, ou répand enfin comme un rayon de vie sur ces produits accidentels appelés fausses membranes. J'ajoute que Bremser et Rudolphi ont surpris des vers intestinaux dans le travail de leur formation; ils en ont vu se dessiner les premiers linéamens, de même qu'à la première apparition des animaux en Egypte, on en voyait, dit Diodore, les ébauches sortir à demi formées du limon du Nil.

Quoi qu'il en soit, l'histoire des entozoaires est en partie celle de notre espèce. Les uns accompagnent l'homme sous tous les climats, et sont, comme lui, cosmopolites. Les autres ne s'attachent qu'aux hommes de telle ou telle contrée; et dans le même homme, ceux-ci s'établissent dans tel système ou tel organe; ceux-là, dans tel ou tel autre; sans qu'on puisse s'expliquer ces préférences de géographie ou de localité. Cette histoire, du reste, est sortie de la plume de près de six cents écrivains, depuis Hippocrate, Arétée, Galien, et surtout, depuis Rédi jusqu'à Rudolphi, c'est-à-dire de 1684 à 1820. Parmi les noms illustres dont ce catalogue est orné, figure le nom de Laënnec. En 1804, il lut à la société de l'École, un mémoire en deux parties sur les hydatides, ou vers vésiculaires. Dans la première partie, il établit pour le cinquième ordre un nouveau genre, celui des Acéphalocystes, ou le Splanchnococcus de Bremser; et une espèce nouvelle, celle des Cysticerques à double vessie, laquelle n'est probablement qu'une variété; car on ne la voit point dans un ouvrage publié seize ans plus tard, la Synopsis de Rudolphi, écrivain d'ailleurs si exact. Laënnec marque les caractères distinctifs des Acépha-

locystes, et les quatre modes de génération qui leur sont propres. Dans la seconde partie, il propose un tableau systématique de tous les vers vésiculaires trouvés dans l'homme et dans les animaux. Il inscrit les espèces dont l'existence est réelle, et celles dont l'existence est douteuse ou supposée. A ce mémoire se joignaient des dessins qui représentaient soit les vers eux-mêmes, dans leur état naturel, soit leurs parties principales grossies au microscope. Je ne sache pas que ce travail ait été publié. Peut-être ne serait-il pas aujourd'hui sans intérêt de le comparer avec les classifications et les figures données par Zeder, Bremser, Rudolphi et Hippolyte Cloquet.

Que cette digression me soit pardonnée. L'étude des entozoaires est digne du naturaliste et du philosophe, autant que du médecin. Elle fait voir, comme les infusoires et les moisissures, à quel point la nature sait encore sous nos yeux multiplier les êtres et varier ses combinaisons. Songez, de plus, aux cruelles maladies que cette même étude nous fait découvrir, soit dans l'homme, soit dans les animaux qui le servent, le nourrissent, l'habillent, et forment ainsi la plus belle partie de ses richesses; que les gouvernemens sages mettent tant de prix à conserver; et qui, pour emprunter les paroles du plus éloquent des naturalistes « figurent » plus grandement dans la nature, et font plus de bien » sur la terre, que toutes les autres espèces réunies. » C'est ainsi qu'en a jugé l'École de Vienne, laquelle fait, depuis trente-six ans, recueillir des entozoaires dans toutes les parties de l'Europe, et même jusqu'en Égypte, jusqu'au Brésil. Elle en possède aujourd'hui cinquante mille individus, appartenant à trente genres distincts, et distribués, pour ainsi dire, par escouades

de cinq, huit, dix, douze espèces, dans toute l'échelle animale, depuis l'homme jusqu'au dernier des Mollusques. C'est ainsi qu'en jugeait Laënnec lui-même. Attiré par la singularité du sujet, il en avait approfondi les détails ; il y faisait des découvertes ; et il en prenait occasion de répéter que, pour classer convenablement les entozoaires, pour les rapprocher entre eux par leurs rapports essentiels, il fallait chercher ces rapports, non dans les organes extérieurs, mais dans leur structure intime et profonde ; car, dans les animaux, si les organes extérieurs sont les instrumens de leurs actions, c'est dans leur intérieur que résident le princide et la raison de leurs mouvemens ; idée que peut revendiquer la médecine, et la même qui, plus tard, conduisit Cuvier dans sa belle et dernière classification des animaux. C'est ainsi que se touchent les extrêmes, et que les objets les plus petits jettent de la lumière sur les plus grands.

Dans les années subséquentes, de 1805 à 1821, Laënnec, toujours attaché à la société de l'École, en suivit les travaux, et en accrut le nombre par les siens. Malheureusement, de tous ses mémoires, et de tous les rapports qu'il fit, soit en son propre nom, soit de concert avec Hallé, Chaussier, Leroux, Larrey, Lallemant; de tous ces écrits, dont le recueil serait aujourd'hui si précieux, il ne reste dans le *Bulletin de la Faculté* que le titre et la date, sans aucun développement. Que servirait d'en reproduire ici la stérile nomenclature? Deux points seulement. Le docteur Colombot, de Jussey, avait instruit la société des singulières guérisons qu'il avait obtenues, en traitant différentes fièvres intermittentes, par la solution arsénicale de Fowler. Charmés du détail des observations, Laënnec et

Hallé en concluaient que, même dans le traitement des fièvres pernicieuses, l'art pourrait un jour substituer au quinquina l'arsenic : comme si quelque peu de ce dangereux métal, ajouté à celui qui nous est naturel, ainsi que l'a démontré Orfila, pouvait changer tout à coup le matériel de notre économie, et en rendre, comme le quinquina, la composition plus fixe, et les mouvemens plus réguliers. En second lieu, la nature des communications que faisait Laënnec, montre assez quelle marche prenait son esprit. Il s'attachait surtout à l'anatomie pathologique, comme le prouvent soit les pièces de ce genre dont on lui confiait l'examen, ou celles qu'il présentait lui-même; soit les mémoires originaux, et les rapports qu'il faisait entendre : par exemple, en 1806, sur les Mélanoses, qu'il a décrites le premier; et, en 1815, sur une tumeur que l'on trouva dans la tête d'une femme morte, jeune encore, à la Salpêtrière. Cette tumeur, par son lent développement hors du cerveau, avait comprimé toute la masse de cet organe, et y avait causé pendant cinq années d'atroces douleurs; ce qui prouverait, contre certaines expériences, que la matière cérébrale n'est pas absolument dépourvue de sensibilité. Toutefois, la nature de cette tumeur n'était pas connue. Laënnec en détermina les caractères; il y retrouva tous ceux des tumeurs encéphaloïdes qu'il avait si soigneusement étudiées, et dont celle-ci réunissait en elle tous les états, depuis l'extrême crudité, jusqu'à l'extrême diffluence. Enfin, ce fut dans la société de l'École, que se manifesta la première notion, je dirai même la première aurore de cette brillante découverte qui a donné tant d'éclat au nom de Laënnec, et dont j'essaierai dans un moment de vous présenter l'histoire. En fé-

vrier 1815, il fit amener dans l'assemblée une malade qui, ayant un hydrothorax, faisait entendre, par la secousse hippocratique, le bruit du liquide épanché ; mais ce fut le premier mai de cette année, qu'il commença la lecture d'un grand mémoire sur l'auscultation, et ce fut le 14 du même mois, qu'il fit, en public, le premier essai de son stéthoscope. Félicitons-nous de la direction qu'il avait prise, et qui devait le conduire à de si beaux résultats.

Avant de m'engager dans des objets de cette importance, souffrez, messieurs, que j'attache un moment votre attention sur des travaux non moins singuliers peut-être, et non moins utiles.

A l'époque où se forma la société, l'anatomie pathologique était la passion dominante. On supposait qu'on ne peut traiter les maladies sans les connaître, et qu'on ne peut les connaître que par les ouvertures : en d'autres termes, sans ouvertures, point de diagnostic ; et sans diagnostic, l'art n'est plus rien. Ouvrir donc, et chercher dans les entrailles les traces du mal et la raison des symptômes, nécessité qui, dès le principe, a subjugué les esprits et créé la médecine. Voilà pourquoi, je le répète, les Asclépiades ont ouvert des cadavres ; comme l'ont fait les rois en Égypte ; comme le fit Hérophile à Alexandrie ; comme le firent les médecins de Constantinople, dans le cours de la première peste qui ait désolé le monde. Ne demandez pas, du reste, à l'anatomie pathologique ce que rien ne peut vous donner; je veux dire la connaissance de l'intime nature des maladies. C'est un secret que vous ne pénétrerez jamais; pas plus que la chimie ne saurait pénétrer l'intime nature de l'or ou du feu. Apprenez seulement par les ouvertures à fermer le champ des vaines hypo-

thèses, et à étendre celui des conjectures légitimes. Avec un tel secours, vous pourrez, il est vrai, conclure mal, et vous tromper ; mais sans lui, vous concluerez plus mal encore ; et si la gravité de la maladie la rendait supérieure aux ressources de votre art, votre art, du moins, sera absous aux yeux des hommes, et la malignité ne pourra plus s'en prendre qu'à la nature. Mais que fais-je ? les argumens de Morgagni et de Lieutaud, ceux de Haller et de Sénac, et l'exemple qu'a donné Portal, n'ont-ils pas tranché la question, et dissipé les doutes que je combats ? J'ajouterai qu'à l'époque dont je parle, la clinique de Corvisart était dans toute sa gloire. On était, chaque jour, émerveillé de l'accord de son diagnostic avec les faits intérieurs. Comment ne pas se précipiter vers la même source, pour y puiser la même justesse et les mêmes vérités ? A côté de la société de l'École, se forma donc, au sein de l'école pratique, une autre société qui prit le titre de société Anatomique. Elle était composée de la fleur des élèves ; et dans un des bulletins de 1806, on peut prendre une idée de l'étendue et de l'originalité de leurs découvertes. On y sera surtout frappé, ce me semble, de l'instable composition de nos liquides ; de ces liquides dont les molécules, mal assujéties entre elles par des liens trop lâches, se séparent, s'échappent à travers les tissus, s'attirent, s'associent pour envelopper, envahir, dénaturer les solides, et leur substituer ces milliers de combinaisons insolites, dont on trouve de si vives images dans Hippocrate, dans Galien, dans les observateurs qui les ont imités. Étrange contraste ! Le solidisme régnait en souverain dans les écoles ; et l'humorisme perçait de partout dans l'organisation !

Laënnec, membre de la société de l'École, l'était éga-

lement de la société anatomique; et, s'enrichissant des recherches de ses collègues, comme il les enrichissait des siennes, il se fit, en peu d'années, un fonds très-étendu de connaissances toutes nouvelles. Aussi lorsqu'en 1812 parut le projet du premier Dictionnaire des sciences médicales, Laënnec fut-il appelé parmi les collaborateurs; et c'est de son savoir que ce grand dictionnaire reçut une série d'articles substantiels sur les objets favoris de ses études, et comprenant, en premier lieu, des vues générales sur l'anatomie pathologique. Il y fait sentir que, dans cette innombrable multitude de faits, rassemblés par les plus habiles collecteurs, l'ordre manque, même après les tentatives de Bichat : et qu'au lieu de se plier aux distributions de l'anatomie ordinaire ou normale, l'anatomie pathologique doit puiser les siennes dans la nature même des objets qu'elle a découverts; dans les affinités, dans les rapports qui les lient soit entre eux, soit avec tout l'ensemble des conditions organiques; et de ces rapports une fois établis, tirer les lois générales qui rattachent l'anatomie pathologique aux autres branches de la médecine, et doivent l'élever, comme elles, à la dignité de science. Il propose, à cet égard comme essai transitoire, une classification que des progrès ultérieurs rendront, il l'espère, plus parfaite. Une de ses classes comprend les altérations de texture : et c'est là qu'après avoir en quelque sorte mis à nu sous vos yeux la génération spontanée d'une fausse membrane qui s'organise et prend de la vie, en prenant des vaisseaux, il conduit à un autre genre de parasites, sur lesquels il développe les vues les plus nobles et les plus originales. Je veux parler de ces produits accidentels, dont les uns, similaires à nos propres organes, n'en

seraient, pour ainsi dire, que l'extension; recevant d'eux des artères, des veines, des vaisseaux lymphatiques, peut-être même des nerfs; vivant comme eux; comme eux inoffensifs et fixes; mais aussi quelquefois subissant en leur faveur des transformations salutaires; et dont les autres, au contraire, étrangers à tous les systèmes, et livrés dans leur intérieur à des élaborations qui en changent quelquefois brusquement la nature et l'aspect, font pénétrer dans les organes une sorte de semence vénéneuse, qui en pervertit les fonctions; et finalement se ramollissent et se détruisent, en entraînant dans leur ruine celle de toute l'économie. Ces derniers produits, confondus jusques-là sous des désignations sans justesse, Laënnec les distingue par des caractères propres et des dénominations expressives. Il les montre dans leur simplicité et leur isolement; puis juxtaposés l'un à l'autre; puis associés pêle-mêle, et formant les tumeurs les plus dangereuses et les plus rebelles qu'ait à traiter la médecine. Enfin, cet article si curieux, il le termine par deux remarques; la première, conforme au sentiment de son ami Bayle, savoir, que l'anatomie pathologique est encore au berceau; la seconde, conforme au précepte donné par Morgagni, savoir, que, pour éclaircir en ce genre un point quelconque, il est nécessaire de multiplier les ouvertures, et de les multiplier sur ce point seul : ce qui rejette la perfection de cette partie de la médecine dans un avenir indéfini. Elle sera parfaite, le jour où, après avoir réfléchi sa lumière sur le passé, elle la réfléchira sur l'avenir, et enseignera moins à traiter les maladies qu'à les prévenir, en les étouffant dans leur germe, comme Fournet l'a si heureusement tenté, ce me semble, pour la phthisie tuberculeuse.

Le même tour, la même originalité d'esprit se trouvent dans les articles subséquens, où Laënnec reprend, pour les mieux développer, quelques uns des objets déjà compris dans l'article général; les cartilages accidentels, les encéphaloïdes, les dégénérations diverses: dernier terme dont il limite le sens, et le restreint aux seules altérations qu'il doit désigner; et finalement, dans les articles sur les ascarides, et sur deux autres espèces d'entozoaires, celle des crinons, dont l'existence, constatée dans certains animaux, est très-douteuse dans l'homme; et celle du bicorne-rude de Sultzer, découverte en 1800, mais si rare et si mal décrite, qu'elle est presque rejetée par Rudolphi. Il serait superflu de vous entretenir des notes ou des mémoires que Laënnec publiait à la même époque dans le Journal de médecine; car, sauf l'article où il juge avec tant d'équité la doctrine de Gall, tous les autres rentrent à peu près dans ceux que je viens d'énumérer.

Laënnec s'était fait de la réputation : ici commence sa gloire. En 1816, il eut à l'hôpital Beaujon une place de médecin. Il passa depuis à l'hôpital Necker. La médecine a, comme l'astronomie, ses observatoires; ce sont les hôpitaux. Laënnec cherchait les difficultés, en homme qui sait les résoudre. Il s'attacha surtout aux affections de la poitrine, matière qui pour lui n'était pas nouvelle. En 1810, il avait écrit en latin sur l'angine de poitrine un mémoire qu'il lut à la société de l'École; et, bien qu'il fût préparé par l'anatomie pathologique à toutes les altérations que des vices originels et les maladies impriment aux organes de la cavité pectorale, cependant, pour qui veut considérer le nombre, la structure et les fonctions de ces organes, aussi bien que les dispositions générales de

cette cavité, il est visible que, par la nature de son choix, Laënnec s'engageait dans les problèmes les plus épineux. Pour me faire mieux comprendre, souffrez que je reprenne les choses de plus haut.

De toutes nos cavités, celle où, après la cavité cérébrale, se consomment les phénomènes les plus importans et les plus délicats, c'est la cavité thoracique : les plus délicats, ai-je dit ; car ils se passent entre l'air et le sang, de molécule à molécule, à travers des pores imperceptibles qui les unissent ensemble et les séparent ; les plus importans ; car, pour peu que ces phénomènes soient arrêtés ou suspendus, la vie s'éteint. C'est donc là que la vie, sans cesse menacée, se renoue sans cesse ; c'est là que s'opère, de moment en moment, une sorte de résurrection que l'on pourrait appeler perpétuelle. J'ajoute que c'est de là que part, pour être distribué dans toute l'économie, le liquide éminemment réparateur, le sang artériel, que ces phénomènes préparent, et qui sert peut-être moins encore à la nutrition des organes, qu'à l'excitation du système qui vivifie tous les autres.

Tels sont les miracles dont cette caisse mystérieuse est comme le sanctuaire ; car ici tout est divin. Une conséquence à tirer de là, c'est que, pour maintenir la vie, l'action de ces organes ne doit jamais s'interrompre ; il faut qu'elle soit continue ; plus continue que celle de l'estomac et du cerveau. Retracez maintenant à vos esprits l'admirable mécanisme dont cette caisse est animée ; représentez-vous ces masses pulmonaires, molles, spongieuses, épanouies, élastiques, contractiles, sensibles, creusées dans leur intérieur de millions de canaux d'une excessive ténuité, destinés les uns à l'air, les autres au sang ; considérez ce

dernier liquide, si variable dans sa quantité, si variable surtout dans sa composition; la multitude et l'inconstance de ses élémens; ceux de ces élémens qui se séparent de tous les autres sous forme de gaz, comme le pensent Arétée et Lobstein; ceux qui s'exhalent sous forme de vapeurs et se condensent sur des surfaces ou dans des canaux voisins, pour en entretenir la souplesse ou retenir les corpuscules que l'air y porte si souvent avec lui; ceux qui s'épanchent dans les interstices environnans, pour y former des dépôts morbifiques de nature, de consistance et de couleurs si diverses; considérez les mouvemens de ce sang, rallenti, précipité par les passions, le repos, l'exercice, la course, le travail, et pouvant ainsi forcer le calibre de ses propres canaux; considérez le milieu qui nous environne, cet air, qui, bien qu'identique dans toutes les régions du globe, reçoit néanmoins tant de modifications opposées, et de la température, et des subtiles matières qu'il enlève de partout, et des miasmes dont il est le véhicule; qui, accumulé, retenu, comprimé par des efforts ou faisant explosion par des cris, distend outre mesure la membrane qui le reçoit, en rompt la substance, en déchire les vaisseaux; qui peut d'ailleurs agir sur cette membrane de tant de manières; l'humecter et la relâcher, ou la dessécher, l'irriter, l'enflammer, l'épaissir, la durcir, en pervertir profondément les habitudes et les produits; songez au principal agent de la circulation, au cœur; à l'entrelacement de ses dépendances et de ses connexions; à sa structure intérieure, à ses ouvertures et à leurs valvules; à ses cavités et à la cloison qui les sépare; à la tunique flexible et fixe qui l'enveloppe et l'assujétit; aux altérations qui en diminuent, en augmentent, en dénaturent la sub-

stance et en font changer le volume, la figure, la situation; songez aux conditions primitives de tant de parties si diverses, à leur force, à leur faiblesse originelles, aux oscillations si étranges de résistance ou de ton que leur transmet la puissance nerveuse, cette puissance qui est nous-mêmes, et nous est si profondément cachée; et, pour clore cette longue énumération, peignez-vous cette double enceinte, formée d'arcs osseux, minces, longs, étroits, recourbés, mobiles, dont les intervalles sont fermés par une double couche de muscles minces comme eux; derniers organes qui, secondés par des muscles extérieurs et mis en jeu par l'être invisible qui régit toute l'économie, dilatent ou resserrent la capacité de la poitrine, et par cette alternative mettent en mouvement tout ce grand et merveilleux appareil. Réunissez maintenant dans vos esprits toutes ces données; embrassez d'un coup d'œil cette société d'organes d'un tissu si fin, si délié, et livrés par leur délicatesse même à tant de causes de lésions; considérez surtout cette enceinte extérieure, qui les couvre comme une voûte et les protége, mais qui, mince et facilement pénétrable, parce qu'elle est mobile, les défend mal contre les atteintes et les intempéries du dehors; et, de cet ensemble d'idées, concluez ce qu'on doit conclure de toute organisation fine, subtile et complexe; savoir, que plus elle est essentielle à la vie, plus elle est compromise dans son action : ce qui revient à dire que plus elle est nécessaire, plus elle est périssable.

Ne vous étonnez donc pas de voir dans tous les temps et sous tous les climats les maladies de la poitrine si répandues et si dangereuses. Le merveilleux serait qu'elles fussent partout plus légères et plus rares. Toute

l'antiquité les a connues ; vous les rencontrez dans tous les ouvrages ; elles sont nées avec notre espèce : tristes compagnes que nous donne la perfection même de nos organes ! Pour discerner toutes ces maladies, pour en découvrir le nombre, les caractères, l'origine, le développement, la marche, les accidens qui la traversent ou la favorisent, les conversions ou les métamorphoses, les terminaisons heureuses ou funestes et les signes qui les annoncent ; enfin, pour en régler le traitement et l'approprier aux nécessités éventuelles, la médecine a déployé de bonne heure toute la patience et la sagacité du génie. La séméiotique d'Hippocrate sur les principales maladies de cette nature, la pleurésie et l'empyème, la pneumonie, la phthisie, la vomique, etc. ; cette séméiotique, reproduite avec un talent admirable par quelques écrivains modernes, comme on le voit dans le grand et beau livre de M. Double ; cette séméiotique forme un corps de doctrine où il semble que rien n'est omis. Elle supposerait dans son auteur un excellent diagnostic ; et, toutefois, c'est une incontestable vérité que, depuis Hippocrate jusqu'à Baglivi, qui en jetait un cri de douleur, jusqu'à Pierre Franck et jusqu'à nous, c'est-à-dire jusqu'à Laënnec, le diagnostic des affections de la poitrine était rempli d'incertitude et d'obscurité. Cependant, il faut le reconnaître, de tous les symptômes ou de tous les signes soumis à l'investigation des sens et aux calculs de l'esprit, il n'en est pas un qu'Hippocrate ait négligé. Il interroge la respiration, la physionomie, l'attitude, la chaleur, le sommeil, la qualité des excrétions ; il interroge surtout les matières expectorées et la douleur ; il en étudie, d'un côté, la facilité, la consistance, la coloration ; de l'autre, le degré, l'étendue, la mobilité,

ainsi de suite; enfin, il écoute le bruit qui résonne quelquefois dans une poitrine affectée, et annonce toujours quelque chose de funeste. On connaît celui que produit la succussion ou l'hydatisme de Cœlius Aurélianus; on sait ce que ce bruit révèle sur la quantité du liquide et le danger de l'épanchement. L'oreille longtemps appliquée sur différens points de la poitrine, Hippocrate entend gronder les viscères qu'elle renferme (1) comme gronde quelquefois l'estomac. Ailleurs, pendant une orthopnée, et parmi les efforts d'une toux sèche et violente, il saisit dans les poumons une sorte de chant (2). Il va jusqu'à surprendre le murmure, le cri du sang dans ses vaisseaux; et ce cri, il le compare au cri du cuir qui sert pour la chaussure (3). Il a connu le râle bronchique et le râle crépitant; il savait qu'en passant sur les mucosités, l'air les condense, les durcit, et rend ainsi la respiration plus nécessaire en la rendant plus difficile, le mal s'aggravant par le remède. Enfin, lorsqu'il assigne aux différentes respirations leurs caractères, après avoir parlé des respirations grandes, rares, denses, entrecoupées, quelle respiration pensez-vous qu'il désigne par la qualification de respiration bourbeuse? laquelle ne se fait entendre, ajouta-t-il, par un seul mot à sa manière, que lorsque la poitrine ne se contracte plus (4); question dont le savant Illmer demandait, il y a un siècle, la solution au Vénitien Zanini; et cette solution, Laënnec était peut-être, il y a vingt ans, le seul qui fût en état de la donner.

(1) Lib. II, *De Morbis*.
(2) *De Morbis*, lib. 3, § 7, n° 16, édit. de Vanderlinden.
(3) *De Morbis*, lib. 4, tom. II, p. 275, de l'édition Kühn.
(4) *De Humoribus*, § 16, édit de Günz.

En 1763, parut Avenbrugger. Il apportait aux médecins, pour l'exploration de la poitrine, et l'étude des maladies de cette cavité, une méthode qu'il avait inventée, et que l'on connaît sous le nom de méthode de percussion. Négligée dans l'origine, comme il arrive presque toujours aux plus utiles découvertes, mais pratiquée et bientôt célébrée par Stoll, cette méthode était à peu près inconnue parmi nous, lorsque Corvisart la tira d'un oubli qui était une perte pour l'art. Elle comblait en partie dans le diagnostic des maladies de la poitrine, les lacunes que j'ai signalées; et les succès qu'en obtint Corvisart lui donnèrent un nouveau lustre. Toutefois, je crois savoir que si elle lui épargna très-souvent de graves erreurs, elle ne lui épargna pas quelques méprises; et que dans les premiers essais qu'en fit Laënnec, elle ne répondit pas toujours aux espérances qu'il en avait conçues. C'est alors que l'idée lui vint de se frayer une nouvelle route; et, soit dessein, soit hasard, il reprit celle qu'Hippocrate avait ouverte, et résolut de la suivre jusque dans ses dernières ramifications.

Il faut se mettre, en effet, dans l'esprit que l'auteur de notre être a pourvu l'air atmosphérique de deux propriétés merveilleuses. Comme corps chimique, l'air est pour la vie d'une absolue nécessité. Comme corps élastique, aucun instrument n'est plus propre à dévoiler dans les organes les lésions qui la menacent. En marchant dans l'intérieur des poumons, l'air rencontre des angles, des replis, des aspérités, sur lesquels, par la collision de ses molécules, il joue le double rôle d'archet et de corde sonore, il vibre; et ses vibrations diffèrent et varient prodigieusement de timbre et d'énergie. Tant que l'air reste muet, ces vi-

brations sont à peine sensibles ; mais, quelque faibles qu'elles soient, elles traversent néanmoins l'enveloppe extérieure, et sont saisies par une oreille délicate ; à plus forte raison sont-elles perceptibles, quand l'air devient voix, quand il parle, quand il éclate ; et même n'étant que simple voix, c'est lui, ce sont ses vibrations qui impriment à la capacité de la poitrine les frémissemens qui l'agitent, et qui font surtout trembler la poitrine des Arabes, lesquels feraient en quelque façon toucher leur voix, aussi bien qu'ils la font entendre. Toutefois, c'est lorsqu'il parle, que l'air, que la voix prend un timbre, c'est-à-dire une physionomie propre et distincte de toutes les autres. Quelles que soient, du reste, les innombrables modifications que l'air contracte, en parcourant ses voies accoutumées, soit lorsqu'il y pénètre, soit lorsqu'il en sort, nous devons, à l'exemple de Laënnec, n'en admettre que de deux ordres; celles qui sont liées à l'état sain des organes, et celles qui sont liées à l'état maladif. Ces deux ordres se serviront entre eux de contre-épreuves ; mais l'état sain est un, pour ainsi dire; au lieu que l'état maladif se diversifie à l'infini. Les modifications correspondantes vont donc se multiplier dans la même proportion; et il est visible que la gravité de ces dernières modifications considérées comme signes, se mesurera sur la différence qu'elles auront avec les premières. C'est sous ce point de vue, si je ne me trompe, que Laënnec envisageait le diagnostic qu'il allait établir et associer pour jamais aux créations d'Hippocrate.

Ses recherches l'occupèrent trois années. Chaque jour était marqué par des découvertes inattendues, et de la plus singulière originalité. C'était un nouveau monde que l'oreille, cette fois, ouvrait à l'esprit. De

là le nom d'auscultation qu'a reçu la méthode. Elle est médiate ou immédiate. Vous parlerai-je de la première? Vous parlerai-je de l'instrument que Laënnec interposait entre lui et les malades, et dont il espérait obtenir des perceptions plus justes que de ses propres organes? Sauf un petit nombre de cas, par exemple, pour des lieux d'un accès difficile, ou pour ceux dont l'examen pourrait blesser la pudeur, ces cas exceptés, dis-je, cet instrument est aujourd'hui délaissé. C'est qu'en effet le stéthoscope ne sera jamais pour l'ouïe ce qu'est le télescope pour la vue : et que l'oreille sera toujours, comme le dit Euler, le plus parfait instrument d'acoustique. Maintenant, reconstruisez dans votre esprit cette organisation où le sang s'élabore, et d'où il s'élance dans toute l'économie : reprenez l'un après l'autre tous les objets qui la constituent; et dans chacun de ces objets, aussi bien que dans leur ensemble, supposez les altérations les plus variées et les plus bizarres : tous les changemens imaginables de texture, de dimension, de volume, de dilatation, de resserrement : supposez des engorgemens, des infiltrations, des tumeurs, des épanchemens de liquides ou de gaz; des compressions, des refoulemens, des endurcissemens, des atrophies, et par contre-coup, des hypertrophies; supposez des inflammations et des gangrènes; supposez des communications anormales, des perforations, des crevasses, des fontes purulentes, ou de ces produits accidentels dont j'ai donné précédemment quelque idée, fibreux, cartilagineux, osseux, ainsi de suite : puis, l'oreille appliquée ici ou là sur la poitrine, écoutez les impressions qu'elle reçoit : vous entendrez les bruits les plus étranges; des retentissemens de caverne ou d'amphore; des murmures, des gar-

gouillemens, des ronflemens, des sons de basse; des tintemens de métaux, des râles, des souffles, des râclemens et des cris de râpe; et si vous faites parler les malades, vous entendrez des voix incertaines, entrecoupées, chevrotantes, et contrefaisant ainsi, par leur timbre, les cris de certains animaux; vous entendrez des éclats de voix qui viendront vous frapper brusquement, comme s'ils avaient percé la poitrine. Les bruits de toux prendront les mêmes caractères. En un mot, où que soit la lésion; quels qu'en soient la nature, le degré, l'étendue, l'action sur les parties environnantes; quelle qu'en soit la simplicité, ou la complication; tenez pour certain que l'air qui entre, que l'air qui sort, que l'air rendu sonore par la toux, ou transformé en voix et en parole, recevra du dérangement intérieur, un cachet qui vous dira tout, et vous instruira même par son silence. J'ajoute que les autres signes tirés, ou de la percussion, ou de la mensuration, ou de la simple inspection des surfaces extérieures, et ceux que l'on tire du pouls, de la chaleur, de la fièvre, etc., tous ces signes étant rapprochés de ceux que donne l'auscultation, vous verrez ces derniers signes confirmer, étendre, restreindre, rectifier tous les autres; quelquefois même les suppléer : car il est des lésions cachées, et ce sont souvent les plus dangereuses, dont le secret ne peut être révélé que par l'auscultation. Enfin, une maladie de poitrine étant donnée, si pour l'explorer et la connaître, vous faites marcher de front toutes les méthodes, non seulement vous pourrez saisir le désordre à son origine, mais encore le suivre dans ses évolutions et ses phases, et régler le traitement sur les variations du diagnostic. Toutefois retenez bien que, même dans les cas les plus simples (et

les plus simples en apparence sont quelquefois les plus redoutables), jamais ce diagnostic ne s'achève et ne s'établit avec sûreté, que par l'auscultation.

Et cependant, comme tout ce qui est humain, cette méthode a ses limites. Il est des objets qu'elle ne peut atteindre. Elle a donc ses lacunes, ses erreurs, ses déceptions. Bien que nécessaire à toutes les autres, elle est souvent dans leur dépendance, et ne tire sa valeur que de leur concours; aussi a-t-elle fait revivre la percussion, qui tombait dans l'oubli. Enfin, de quelque prix que soit pour l'art une telle découverte, il est certain qu'elle était en principe dans quelques paroles d'Hippocrate. D'autres parmi les modernes et les contemporains l'avaient connue et même pratiquée; spécialement M. Double. Mais les paroles d'Hippocrate étaient mal comprises, controversées, et même rejetées par les commentateurs. Les modernes n'avaient qu'ébauché la méthode, sans en soupçonner l'étendue; et, souffrez ce langage figuré, anciens, modernes, contemporains, tous se sont tenus à l'entrée de la grotte; aucun n'en a sondé les profondeurs, n'en a consulté les oracles, n'en a rapporté les réponses. Laënnec seul en a eu la gloire; et cette gloire, quels efforts, quels travaux, quelles fatigues elle lui a coûté! que de persévérance et de courage! lui qui, luttant contre sa faiblesse naturelle, et contre une fièvre qui se rallumait sans cesse, lui qui, bravant l'intempérie des saisons les plus rigoureuses, s'arrachait à sa paisible retraite, pour courir à son hôpital, à son amphitéâtre, où l'appelaient, parmi des débris de mort, tant de vérités nouvelles. Heureux de trouver, dans ces tristes débris, la confirmation de ses premiers jugemens! Heureux de rattacher ainsi par leurs propres liens les effets et les

causes, et d'en former pour l'esprit des groupes invariables! Heureux enfin de sentir qu'il agrandit la science; qu'il se donne de plus en plus des droits à l'estime des hommes, et à l'immortel honneur d'inscrire un jour son nom entre les noms d'Hippocrate et d'Avenbrugger!

En 1819, Laënnec publia deux volumes sur l'auscultation. Il y exposait sa méthode et ses résultats. Partout surprise et curiosité. Quelques voix s'élevèrent; mais l'expérience parla, qui les rendit muettes. La méthode fut universellement adoptée. Elle traversa les continens et les mers, et se répandit parmi les peuples. Des médecins partis d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis, vinrent à Paris, et se mirent sous la direction du maître, pour se former à l'auscultation. L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues. Des éditions se succédèrent, toujours plus riches et plus volumineuses. Les dernières ont reçu des notes, les unes d'un parent, d'un ami, d'un élève de Laënnec; les autres, de notre confrère M. Andral, qui l'explique, le justifie, le complète, et quelquefois le contredit; mais dans le langage réservé d'un écrivain qui sait concilier le respect qu'il doit à la vérité, avec celui que tout homme doit se porter à lui-même dans la personne qu'il combat. Gardez-vous de croire, du reste, qu'en écrivant son ouvrage, Laënnec se soit tenu strictement dans le cercle de ses propres idées. A chaque page, viennent sous sa plume les plus hautes questions médicales, et il les traite avec la même indépendance et la même élévation. Mais ce qui relève surtout l'excellence de la méthode, c'est, je ne dirai pas cet unanime concert de suffrages, je ne dirai pas l'empressement qu'on a mis à lui donner sa place dans l'enseignement;

ni l'emploi que Kercaradec, Piorry (1), etc., en ont fait pour d'autres affections que les affections de la poitrine; mais l'extension que lui a donnée Fournet pour la phthisie, et surtout le développement immense qu'elle a pris dans les habiles mains d'un professeur éloquent de la Faculté, d'un homme que nous avons le bonheur de posséder parmi nous, de M. Bouillaud (2). Lancisi, Morgagni, Sénac, ont découvert beaucoup de maladies du cœur, sans trop songer à en donner les signes. Corvisart les a surpassés par le nombre, la vigueur et la vérité de ses peintures. Laënnec était allé plus loin; mais pour lui, je dirais mieux pour nous, la vie a été trop courte; et son œuvre sur ce point est restée imparfaite. Elle a été reprise et continuée par un successeur digne de lui; et peut-être serait-il aujourd'hui permis de considérer ses découvertes comme un solide fondement de diagnostic, non seulement pour les maladies du centre circulatoire, mais encore pour celles du sang lui-même; proposition dont les conséquences feraient prendre prochainement une nouvelle face aux théories médicales, et surtout à la thérapeutique.

Vous le pressentez, messieurs, la carrière de Laënnec s'achève. Encore quelques années, la scène du monde se fermera pour lui. Épuisé par ses travaux, il alla en 1820 respirer l'air natal, et demander une lueur de santé aux lieux où il avait reçu la vie. En 1822, sur la

(1) *De la Percusssion médiate et des signes obtenus à l'aide de ce nouveau moyen d'opération, dans les maladies des organes thoraciques et abdominaux;* Paris, 1828, in-8, fig.

(2) *Traité clinique des maladies du cœur;* Paris, 1835, 2 vol. in-8, fig.

foi d'un mieux apparent, il reparut dans la capitale, et fut promu à des emplois éminens à la cour, à la faculté, au collége de France. Au collége de France, il suppléait Hallé; et dans sa chaire, il affectait de rappeler un principe dont l'oubli sera toujours une sorte de sacrilége, savoir : que les élémens des maladies sont plus nombreux que ne le supposaient alors des esprits systématiques et passionnés; que les liquides, que les solides ont leurs altérations propres : d'où naissent des altérations secondaires et réciproques; et, par suite, d'innombrables légions de maladies toutes différentes; abîme de causes, d'actions, de réactions, où il est si important, mais si difficile de faire pénétrer l'analyse. En 1823, il entra dans la faculté, et se réserva la chaire de clinique interne, encore étincelante du génie de Corvisart; et là, le diagnostic du maître se retrouvait dans celui de l'élève, avec plus de justesse encore et de profondeur. Impatient de la faiblesse et de la timidité de la thérapeutique ordinaire, il embrassait les hardiesses de Rasori, et se proposait de les mettre en expérience. Mais tant de travaux et de soins demandaient une constitution plus affermie. Celle de Laënnec dépérissait de jour en jour. Il avait dans le sein un germe funeste et rebelle, qui le consumait sans l'abattre, et le détruisait sourdement au milieu de son savoir, de sa fortune et de sa renommée. A la fin, il fallut céder. Ses souffrances le remirent sur le chemin de la Bretagne. Il y arriva pour y mourir. Le 13 août 1826 il s'éteignit, emporté par cette phthisie qu'il avait si profondément étudiée. Homme rare, que recommandaient, avec tant de talens, tant de qualités respectables, surtout la justice et la tolérance; homme singulier, d'une petite stature, et d'une complexion

frêle qui, dédaignant l'intelligence subtile et forte dont l'avait doué la nature, mettait son orgueil à exceller dans les exercices du corps, dans des arts d'agrémens, et dans quelques industries mécaniques. Mais quoi! à entendre Cuvier, Cuvier n'était point naturaliste, il était administrateur; à entendre Girodet, Girodet n'était point un peintre sublime, il était poète; de même, Laënnec n'était qu'un souffle, et se croyait un Hercule. Il transposait les choses; la vigueur de son esprit, il la mettait dans ses muscles. Faiblesses innocentes, taches imperceptibles qui disparaissent dans l'éclat de ces grandes existences, exemplaires d'ailleurs, et pleines de gloire, parce qu'elles sont utiles.